CRITIQUE, opéra. RAVENNA, Festival « Trilogie d'Automne » (Teatro Alighieri), les 13 & 16 nov 2026. MOZART : La Clemenza di Tito. G. Sala, M. Sicilia, A. Venditelli, P. Gardina… Chiara MUTI / Ottavio DANTONE

Pour sa *Trilogie d'Automne*, dans le cadre feutré du Teatro Alighieri de Ravenne, la manifestation romagnole a choisi de braquer ses projecteurs sur une seule année de la vie de W. A. Mozart, la dernière, la plus vertigineuse : 1791. Une année où Mozart, en quelques mois à peine, compose *La Clemenza di Tito*, achève *La Flûte enchantée*, et laisse un *Requiem* inachevé, comme un point de suspension au seuil de la mort. Portée par la vision d'une femme, Chiara Muti, à la fois metteuse en scène et dramaturge de ce parcours, et par la baguette complice d'Ottavio Dantone, à la tête de l'excellent *Orchestra Giovanile Luigi Cherubini,* le festival a répondu aux attentes d'un public venu de toute l'Italie (et d'au-delà).

Le projet ne se contente pas d'aligner trois ouvrages (deux

chefs d’oeuvres de Mozart et une création). Il les fait dialoguer. *La Clemenza di Tito*, donné les 13 et 16 novembre, ouvre le bal. Puis vient *L’ultimo incanto* (les 14 et 17 novembre), une production originale qui tisse les airs et les dialogues de *La Flûte enchantée* avec les lettres et la vie du compositeur, dans un jeu subtil entre réalité et fantasme. Enfin, le *Requiem* (le 15 novembre, nous y reviendrons) vient sceller le parcours, « *unicum* » dans le catalogue mozartien, comme une réponse musicale à toutes les questions posées par les deux premiers volets. Chaque soirée est une pièce d’un même *puzzle*, et l’ensemble compose un portrait de l’artiste en son ultime saison, celui d’un génie qui « *semble présager depuis longtemps la fin, la sent, la vit et la traduit en son* » selon les mots mêmes de **Chiara Muti**.



Mais c’est bien ***La Clemenza di Tito*** qui retient avant tout

l’attention, tant la proposition scénique de **Chiara Muti** frappe par sa beauté formelle et sa force dramatique. La metteuse en scène a choisi l’épure : une scène baignée de blanc, une chambre viennoise du XVIIIe siècle, semblable à celle où Mozart composa et mourut. Sur ce fond immaculé, les costumes, les lumières et les gestes dessinent une tragédie intemporelle. Le blanc des âmes et des étoffes se corrompt peu à peu sous l’or du pouvoir, et Tito, interprété par un **Giovanni Sala** habité, à la voix radieuse et magnifiquement projetée, y échappe par le pardon, dans une aura de spiritualité christique qui hante le fond de scène.

Le reste de la distribution réunie à Ravenne est un bonheur constant. Les quatre femmes, surtout, emportent l’adhésion. **Mariangela Sicilia** compose une Vitellia fiévreuse et manipulatrice, dont la bravoure vocale n’a d’égale que la fragilité qu’elle laisse affleurer dans les moments les plus tendus. Face à elle, **Arianna Venditteli** campe un Sesto déchiré, pris entre l’amour pour sa maîtresse et la loyauté envers son empereur, avec une intensité dramatique saisissante et une voix qui ne connaît aucune limite. **Martina Licari**, en Servilia, apporte une douceur lumineuse, avec son timbre aérien, tandis que **Paola Gardina**, en Annio, incarne la noblesse et la constance avec une ligne de chant impeccable, et un registre grave spelndide. Seul le jeune **Francesco Leone**, dans le rôle de Publio, semble encore un peu vert, sa basse manquant (encore) de l’autorité et de l’assise que le personnage exige.



Dans la fosse, **Ottavio Dantone** signe une direction nerveuse et théâtrale, d'une précision chirurgicale. Il sait faire ressortir les aspérités de la partition, les contrastes entre la solennité du *seria* et la chaleur humaine qui affleure sans cesse. Le **Chœur de la Cathédrale de Sienne Guido Chigi Saracini**, préparé par **Lorenzo Donati**, est excellent, et l'on saluera tout particulièrement le clavecin de **Valeria Montanari**, dont les interventions, d'une élégance rare, tissent une continuité poétique entre les récitatifs et les airs.

La salle, quasi comble, a réservé un triomphe à l'équipe, en présence de Riccardo Muti venu applaudir sa fille, ce qui ajoutait à l'émotion d'une soirée qui n'en a pas été avare. Avec ce *Mozart 1791*, Ravenne a convié son public à une expérience esthétique et humaine totale, où la musique de la dernière année devient le miroir le plus juste de notre propre

finitude.

CRITIQUE, opéra. RAVENNA, Festival « Trilogie d'Automne » (Teatro Alighieri), le 16 nov 2026. MOZART : La Clemenza di Tito. G. Sala, M. Sicilia, A. Venditelli, P. Gardina… Chiara MUTI / Ottavio DANTONE. crédit photo (c) Zani Casadio

---

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 23 janvier 2026. VERDI : La Traviata. E. Jaho, G. Sala, A. Isaev… Richard Eyre / Antonello Manacorda

C'est dans une parure somptueuse que *La Traviata* de Giuseppe Verdi s'est donnée à voir sur la scène de la Royal Opera House vendredi soir. Le remarquable travail scénique de Richard Eyre, au classicisme flamboyant, nous fait oublier toutes

les incongruités scéniques si communément rependues dans tous les théâtres du monde. La mise en scène d'Eyre n'est sans doute pas la plus novatrice, mais elle est limpide et d'un effet théâtrale inoubliable. On comprend alors aisément pourquoi elle est devenue un classique si apprécié.

D'actes en actes, ce sont des peintures vivantes qui s'animent sous nos yeux. La beauté et la puissance picturales de la proposition de **Richard Eyre** nous saisit toujours d'émerveillement notamment quand le rideau de lève à l'acte III sur le salon rouge écarlate rappelant tant les passions de Violette que la maladie qui la ronge. Le tout est rehaussé par une direction d'acteurs impeccable, les mouvements et postures des solistes et du chœur épousant à la perfection la musique.

Ermonela Jaho porte sublimement la fêlure secrète et les blessures intimes des âmes abîmées. Et force est de constater que Violetta coule dans ses veines. Dans les passages les plus poignants, la soprano sait faire montre d'un art consommé des *piani* et le *legato* est chez elle prodigieux notamment dans « *Dite alle giovine* » à l'acte II. L'artiste se distingue, non pas par la puissance de sa voix, mais par son sens inné des nuances et de la subtilité, qui fige le public dans un frisson intense. Son duo avec **Giovanni Sala**, « *Un dì, felice, eterea* », est la définition même de l'amour vibrant. La scène finale, derniers instants de l'héroïne dans une chambre meublée d'un immense vide, image pathétique d'une déchéance sociale annoncée, est un point culminant du spectacle. Il faut entendre Ermonela Jaho dans « *Addio del passato* » et lire ensuite la lettre, pour comprendre toute l'incandescence de son incarnation. Son étreinte finale avec Alfredo est un moment d'une émotion à fleur de peau. La

soprano est toujours au sommet de son art et c’est un immense privilège de l’entendre encore à ce niveau aujourd’hui.



En Alfredo, le vaillant ténor **Giovanni Sala**, est une révélation. Il fait en effet des débuts remarqués sur la scène due la *Royal Opera House*. Certes, au premier acte, la voix manque d’amplitude, mais au deuxième acte, son « *Dei Miei bollenti spiriti* » emporte l’adhésion notamment dans la cabalette chantée avec l’urgence dramatiquement nécessaire. Mais surtout dans la seconde partie de l’acte et dans le troisième que le chanteur convainc pleinement. La voix est belle et repose sur une riche palette de couleurs. Il y a beaucoup d’élégance dans cet Alfredo. Ce qui détonne mais aussi enchante. Dans la caractérisation du personnage, Giovanni Sala livre une juste incarnation d’un jeune homme épris qui ignore tout de ce qui l’attend. Dans le rôle de

Germont, **Aleksei Isaev** déploie un baryton suave et puissant. Il est un solide antagoniste de Violetta à l'acte II, et sa confrontation avec Ermonela Jaho est d'une rare intensité dramatique. Les *comprimari* sont tous excellents, avec une mention spéciale pour **Veena Akama-Makia** dans le rôle de servante Annina, **Ellen Pearson** dans celui de Flora, et **Sam Hird** dans celui du baron Douphol. Tous trois font preuve d'un bel engagement et d'une présence scénique qui confère à leurs personnages de second plan un écrin précieux pour exister et briller.

Tout aussi remarquable est la direction d'**Antonello Manacorda**, dont les *tenuti* et la dynamique indispensables au souffle verdien nous emportent dès les premières mesures. L'**Orchestre de la Royal Opera House** a répondu à sa direction avec une intensité poignante, mêlant désespoir et éclat avec une égale beauté, tandis que le chœur de **William Spaulding**, impressionnant de charisme, remplit pleinement son rôle de protagoniste à part entière dans l'acte I et l'acte III.

A l'issue d'une telle représentation, il n'est guère aisé de s'extirper de cette déflagration d'émotions, et ce d'autant plus quand les douleurs lancinantes d'un personnage sont portées au sublime par une interprète. Il fallait être à Londres pour écouter cette *Traviata* et heureusement « *nous y étions*« …

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 23 janvier 2026. VERDI : La Traviata. E. Jaho, G. Sala, A. Isaev… Richard Eyre / Antonello Manacorda. Crédit photographique (c) Pamela Raith / ROH.